

### Les œuvres patronales de Krupp (1907).

J'ai passé deux journées dans la fumée et la poussière d'Essen à me promener à travers les œuvres patronales fondées par la famille Krupp en faveur des ouvriers et employés de ses usines<sup>1</sup>. Il faut le reconnaître, le patronat allemand, en général, fait ce qu'il peut, étant donné le système économique où nous vivons, pour atténuer les misères du salariat. A part quelques rares exceptions américaines, il fait même plus que le patronat de n'importe quel autre pays du monde [...]

Les nouvelles cités ouvrières, celles d'Alfredshof et de Friedrichshof, plus éloignées des fonderies d'Essen que celle de Cronenberg, ont l'aspect paisible d'un hameau rustique. Les maisonnettes, d'architecture variée, sont coquettes et gaies. Des capucines, des géraniums-lierre, des volubilis grimpent autour de minuscules portiques, encadrent les fenêtres et les portes à auvent, des vignes vierges montées jusqu'aux lucarnes des greniers descendent en cascades sur les pignons. Au pas des portes, des vieilles tricotent tranquillement, des enfants jouent sans bruit sur la route, un vieux rêvasse en fumant une longue pipe de porcelaine, ce que, depuis huit mois, je vois pour la première, fois en Allemagne. Les maisons sont occupées par deux ménages, qui payent chacun 140 marks par an. Mais grâce aux entrées séparées, chacun peut vivre absolument chez soi. Ils ont un petit potager, - et sur le devant quelques plates-bandes de fleurs.

Chaque colonie possède une école, une bibliothèque, un établissement de bains fort bien installés. A la cité de Friedrichshof les ouvriers et leurs familles prennent 35000 bains par an, soit un par semaine et par personne. Cela coûte 30 pfennigs pour les grandes personnes, 20 pfennigs pour les enfants de dix à quatorze ans. Les femmes peuvent amener au bain avec elles deux petits gratuitement. La douche ne coûte que 10 pfennigs pour les adultes, 5 pour les enfants. La matinée est réservée aux femmes, l'après-midi aux hommes, le samedi après-midi aux enfants. Il est permis à chacun de rester une heure dans le bain, une demi-heure à la douche. Les salles et les cabines sont propres, très bien entretenues. Dans le sous-sol un lavoir mécanique mû par l'électricité, un séchoir mécanique animé d'un mouvement centrifuge qui permet de sécher ensemble 60 serviettes presque instantanément, d'autres séchoirs à vapeur des chaudières, des essoreuses, etc., etc.

Pour les ouvriers invalides ou en retraite<sup>2</sup>, M. Krupp a eu une idée véritablement gracieuse et charmante. En réaction contre les casernes et les maisons de retraites collectives, tristes comme des hôpitaux et qu'on ne bâtit plus à présent que par orgueil, comme cet hospice sinistre créé si sottement pour les artistes dramatiques français, il a fait construire une série de coquettes villas en bois et briques, d'aspect riant et gai, entourées d'un jardinet et -de jeunes arbres, séparées de la route par des barrières de bois peint en vert. Des auvents de tuiles vernissées abritent les seuils et une petite galerie surélevée où se trouve la place d'une table et de deux fauteuils. Des plantes et des fleurs grimpent sur

---

<sup>1</sup> Les institutions patronales d'Essen comprennent, pour la consommation seulement (*Konsum Anstalt*), 36 magasins économiques (pain, viande, denrées coloniales, mercerie, chaussures, etc.); 19 dépôts de pommes de terre, houille, paille, etc.; 2 boucheries, 2 boulangeries, 1 meunerie, 1 rôtisserie de café, 1 fabrique de glace, 2 ateliers de couture, 1 atelier de cordonnerie, de repassage, 1 hôtel, 11 débits de bière, 3 débits de café. Ce *Konsum Anstalt* emploie 866 personnes. La boulangerie occupe 70 ouvriers qui travaillent jour et nuit par équipes tout s'y fait à la mécanique. Elle fournit 20,000 kilos de pain par jour sous la forme de 25.000 petits pains et 25,000 grands pains produits par 230 sacs de farine de 100 kilos. Le blé se moule sur les lieux. Les ouvriers gagnent de neuf à douze sous l'heure, soit pour 11 heures de présence, 4 fr. 75 de journée moyenne. Ils ont le café et le pain gratuits, et huit appareils à douche et une baignoire sont à leur disposition.

<sup>2</sup> Outre les caisses de secours prescrites par la loi, il existe à Essen une série de caisses de secours et institutions analogues : Une caisse de pensions pour ouvriers avec un capital de 45 millions de marks environ; Une caisse de pensions pour employés avec 6 millions de marks; Une fondation pour ouvriers et invalides qui sert des pensions supplémentaires aux différentes caisses de secours et dispose d'un capital de 4 millions de marks. L'asile de convalescence dont il est parlé ici. Au total, la maison Krupp verse par an, conformément à la loi, 2 millions pour assurer ses ouvriers contre la maladie, les accidents et l'invalidité, et 1 million aux caisses supplémentaires qu'elle a créées bénévolement. Au total 3 millions 200,000 francs

les murs jusqu'au toit rouge. De l'endroit où est bâtie cette colonie qui s'appelle Altenhof, on n'aperçoit aucune cheminée d'usine, aucune fumée. Les vieux peuvent se croire retirés dans une campagne  
35 heureuse, loin de l'enfer où ils vécurent et peinèrent si longtemps. Leurs regards se reposent sur les masses vertes de bois voisins qui s'étagent le long des collines; pas un bruit ne vient troubler leur repos bien gagné. Ces villas sont bâties pour six vieillards. Chaque retraité a sa chambre séparée, meublée et garnie d'objets familiers. Elles se ressemblent par l'ordre qui y règne, et surtout grâce aux portraits des  
40 portraits différents des patrons du lieu [...]

Voici donc la règle : tous les vieillards devenus invalides obtiennent une partie de maisonnettes ils sont nourris, c'est-à-dire qu'ils vont toucher de la viande, de la soupe, des pommes de terre et du café à une cantine. Ils payent eux-mêmes leur pain, leur beurre et leur tabac et reçoivent  
45 comme pension 75% de leur dernier salaire. La plupart augmentent ce léger revenu en fabriquant des petits paniers d'osier que l'usine leur achète, mais il faut pour cela qu'ils aient travaillé vingt ans<sup>3</sup>. Ceux qui sont mariés ont une petite cuisine. Ils reçoivent les denrées crues au lieu des mets tout préparés que les célibataires et les veufs vont chercher gratuitement à une maison de convalescence voisine.

C'est l'asile de convalescence Kaiserin-Augusta-Victoria, fondé pour les ouvriers blessés à l'usine, ou relevant de maladie. Ceux-ci ont droit à quatre semaines de repos sous la surveillance d'un  
50 docteur spécial. Il y a là des ouvriers de tout âge, depuis des gosses de quinze ans, pâles et qui soignent déjà une maladie d'estomac, jusqu'à des hommes de soixante ans qui toussent à fendre l'âme. En arrivant ils laissent leurs habits, leurs chaussures, leur linge même, et ne portent plus que des objets prêtés par l'asile qui les accoutre d'une sorte de pyjama-uniforme de toile à larges raies blanches et bleues, et les coiffe d'un feutre tyrolien grisâtre orné d'une plume. Ils ont là-dessous des airs  
55 pitoyables.

On me fait visiter tous les locaux. Les règles d'hygiène les plus strictes y sont observées. Les murs blancs luisent sous leur couche de vernis, les salles spacieuses, bien éclairées, cuisines, salles de provision, officines, dortoirs. Dans la cuisine, on conserve précieusement deux couvercles de marmite émaillés de blanc qui portent ces inscriptions peintes en noir « *Zur Erinnerung an den Kaiserbesuch* »  
60 et « *Andenken an den Kronprinz* » avec la date de la visite impériale. L'Empereur et son fils ont soulevé de leurs propres mains ces couvercles pour respirer l'arôme du rata, et le fétichisme féodal des fonctionnaires commémore ce geste extraordinaire [...]

Le patronat n'a pas songé seulement à l'installation matérielle de ses ouvriers. Il a créé des écoles, et particulièrement des écoles pratiques, industrielles et ménagères, qui permettent aux  
65 générations féminines de s'initier à leur rôle futur de mère de famille et de maîtresse de maison. Dans l'une d'elles, moyennant 2 marks par mois, deux cents jeunes filles viennent de neuf heures à midi et de deux heures à cinq heures, apprendre à coudre, broder, piquer à la machine, tailler des robes.

La plupart épousent des ouvriers ou petits employés et apportent ainsi dans le ménage l'appoint de leur savoir ingénieux, des qualités d'ordre et d'économie qu'on leur a fait acquérir ici.

70 Dans une autre, une école ménagère proprement dite, on leur enseigne à équilibrer un budget ouvrier, la quantité de viande et de légumes nécessaires à la nourriture journalière, les règles générales pour le choix de la viande, l'entretien de la maison, du linge, elles font des travaux de raccommodage, de remmaillage, etc. Naturellement, elles apprennent à faire la cuisine. Le dîner préparé par elles est distribué en partie aux ouvriers dont les femmes malades ne peuvent momentanément s'occuper de

---

<sup>3</sup> D'autres institutions patronales de Krupp sont à citer dans cet ordre d'idées: Un hôpital, deux baraques d'isolement pour maladies épidémiques, deux établissements de bains, l'un ordinaire, l'autre médical, un lavoir à vapeur, six réfectoires, un casino pour les employés, un casino pour les contremaîtres, une école ménagère, quatre écoles d'industries pour garçons et filles, une bibliothèque, une caisse d'épargne, une société d'assurances sur la vie, une clinique dentaire.

75 leur ménage. Moyennant 35 pfennings, vingt-six ouvriers reçurent, ce jour-là pour leur repas du midi, une soupe, une bonne choucroute avec du lard et des haricots. Les jeunes filles mangent aussi à l'école gratuitement. Les frais d'études ne s'élèvent qu'à 3 marks, remboursés d'ailleurs à la fin de leur séjour, qui ne dure que quatre mois. L'argent est déposé à la caisse d'épargne en leur nom et le livret leur est remis quand elles partent. Ceci pour but de les encourager à l'économie.

80 Tout près de l'école, une basse-cour, un jardin potager et un jardin d'essai où les jeunes filles apprennent à bêcher, planter, semer, etc.

Les ouvriers de la maison Krupp peuvent, si la fatigue leur en laisse le goût, passer les soirées en lectures sérieuses ou amusantes. Une bibliothèque centrale, riche de 52000 volumes, met à la disposition des lecteurs les œuvres les plus variées. Il existe, en outre, des filiales dans les colonies un peu éloignées du centre. Celle de Friedrichshof est un modèle d'installation confortable et gaie, bien

85 faite pour attirer et retenir le lecteur. Les murs sont peints de clair, de grandes baies laissent entrer à flots la lumière, les tables légères de bois vernissé, les lustres électriques d'art nouveau, le chauffage à vapeur, rien ne manque. Tout près de la salle de lecture, un petit fumoir avec jeu d'échecs et de dames, papier lettres, journaux amusants.

90 Les ouvriers et employés qui préfèrent lire chez eux ont le droit d'emporter les livres de leur choix pendant trois semaines. 75% des emprunteurs sont des ouvriers ou leurs femmes. Les premiers ne se contentent pas de la lecture frivole des romans, les livres techniques, dont l'ensemble compose une bibliothèque spéciale, forment le fond de leurs lectures. Quant aux femmes, là, comme partout, ce sont les romans qui les attirent, et, parmi nos romanciers, Zola, Loti, Dumas, mais particulièrement

95 Loti. *Pêcheur d'Islande* a été, l'an dernier, « l'une des plus fortes lectures », me dit le bibliothécaire.

- Et, au total, lit-on beaucoup? lui demandai-je.

- Il y a toujours 20000 volumes sortis. [...]

L'usine, j'allais dire l'État, distribue à ses salariés, l'Ordre de l'Obus, sous forme d'épingle de cravate ou de boutons de manchettes. Pour la première classe des ouvriers (vingt ans de service), c'est

100 un obus en platine monté sur or; pour la deuxième classe, le même, monté sur argent. Les employés reçoivent des obus doubles, reliés par une chaînette, pour leurs manchettes.

J'ai trouvé cette idée d'un goût barbare, mais parfaitement allemand. Et soyez sûr que l'homme en qui elle poussa en fut rudement fier. En tout cas, ceux qui portent ces insignes sans beauté en paraissent bien glorieux, et les trouvent très jolis.

105 Tout cela est superbe, me disait un ouvrier de Bochum attaché au syndicat ouvrier ou j'étais allé chercher la contrepartie de l'optimisme où je vivais à Essen. Mais les ouvriers de Krupp, en acceptant ces prétendus bienfaits, sont à jamais liés. « Qu'est-ce que ça lui coûte, à Krupp, de bâtir des maisons? Il fait payer 140 marks de loyer à huit familles, soit 1120 marks de rente, alors qu'une maison comme celles que vous avez vues vaut 6000 marks à peine, car il a ses maçons, ses menuisiers,

110 ses briquetiers. En cinq ou six ans, il a récupère son capital, et n'a plus qu'à empocher la rente des loyers. Où est la philanthropie ? Il a fait une bonne affaire, voilà tout! C'est comme pour les *Konsums*. L'ouvrier qui s'y approvisionne est dans l'impossibilité absolue de faire grève. Car on s'arrange toujours pour qu'il ait un compte à payer à l'épicerie, à la boulangerie ou ailleurs. Et, s'il ne peut les payer, en temps de grève on en profiterait pour le chasser de chez lui. D'ailleurs, le prix des marchandises est aussi élevé dans les *Konsums* que chez les commerçants de la ville, et Krupp ne doit pas y perdre, au contraire. On s'extasie aussi sur ses maisons d'invalides. Mais songez donc que pour 52000 ouvriers qui travaillent à l'enrichir, il entretient peut-être 200 invalides. Avez-vous calculé combien de générations d'ouvriers sont mortes pour lui depuis cent ans que Krupp alluma son premier four à Essen? En somme, s'il y a des ouvriers invalides ici, ils le sont devenus pour faire la fortune de

115 qui ? Ah conclut l'ancien mineur, l'ouvrier est encore bien stupide! »

120